

L'Alsace, Lundi le 19 Aout 2013

Le portrait du lundi : Pour le journaliste Denis Herrmann, la locale s'appelle Mayotte



Denis Herrmann dans notre agence de Guebwiller, lors d'un bref passage sur les terres de sa jeunesse. À l'écran, une page de son journal électronique réalisé à Mayotte, où ses ennemis lui ont notamment promis de « l'envoyer dans le lagon avec des baskets en béton ». Il les laisse dire : « Maintenant, je fais partie du paysage... » Photo Thierry Gachon

Il a appris le journalisme en Alsace. Maintenant, Denis Herrmann le pratique à Mayotte, où ses papiers font parfois des remous dans le lagon.

Denis Herrmann se découvre à l'économie. À peine décontenancé par la position inhabituelle du journaliste interviewé. À moins que ce ne soit pour suggérer le personnage de celui qui en garde toujours sous la pédale ? Comme il siérait à un journaliste qui, dans son univers - à la dimension d'une île de 374 km² -, ferait la pluie et le beau temps. De fait, c'est Vincent Bouvier, le nouveau préfet du Haut-Rhin, précédemment en poste dans le 101^e département français, qui nous avait soufflé le sujet : à Mayotte (sé)vit depuis quelque temps un journaliste alsacien passablement incontournable...

« Pas de dialogue avec Hersant »

La fenêtre de tir pour la rencontre sera étroite : quelques jours de vacances en Alsace, les noces de diamant de ses parents, à Bollwiller... Car avant de diverger vers les îles lointaines, l'histoire de ce fils de mineur commence dans le Bassin potassique. Le prologue en est un coup de foudre pour le journalisme à l'occasion d'une conférence à laquelle il assiste, lycéen. « J'ai commencé comme correspondant des DNA à Bollwiller, raconte-t-il. Comme je n'avais que le vélo pour me déplacer, on m'envoyait à Feldkirch, à Staff... » Une école de photo parisienne plus tard, puis un boulot dans une maison d'édition de la région colmarienne, et le voilà qui revient à ses premières amours, à L'Alsace cette fois, dont il fréquente assidûment le bureau de Wittelsheim tout en se spécialisant dans la photo de courses automobiles. Pas longtemps. « Un jour, je me suis dit : je ne vais pas passer toute ma vie dans une agence de L'Alsace. »

Et le voilà à Tahiti, à la suite d'une autre conférence genre Connaissance du Monde. Il y arrive un lundi - il s'en rappelle parce qu'à l'époque il n'y avait qu'un vol hebdomadaire depuis Paris... -, le 13 avril 1980, avec en poche une unique adresse « et plus de matériel photo que de bagages ». Le contact n'est pas là : en vacances ! L'hospitalité polynésienne et l'allant du jeune homme pallient la défaillance et il se retrouve aussitôt, recommandé par le haut-commissaire du territoire d'outre-mer, au téléphone avec les patrons des deux journaux locaux.

Le plus rapide sera celui des Nouvelles de Tahiti : « Votre CV m'intéresse, je vous rappelle. » L'entrevue a lieu le mercredi après-midi. « Et le vendredi, je commençais à bosser... » L'aventure va durer jusqu'en 1993, quand Philippe Hersant rachète le journal. Entre-temps, Denis Herrmann en est devenu le rédacteur en chef. Avec le nouveau propriétaire, le dialogue ne dure pas longtemps : « Cinq minutes dans son bureau, et on n'avait plus rien à se dire. »

« Je suis un insulaire »

Bref retour en métropole, où il travaille un peu, à Ouest-France - sa femme Martine, rencontrée à Tahiti, est de Cholet (ils achèteront une maison à Beaugeay, près d'Angers) - et il repart déjà... pour l'océan Indien cette fois, à la Réunion, et l'aventure du journal Le Réunionnais pour laquelle l'appelle Jean-Noël Fortier, une connaissance de Tahiti. Définitivement, Denis l'admet : « Je suis un insulaire. » Mais l'affaire tourne court. Re-retour en Anjou, en 1996. Puis à nouveau l'océan Indien, direction Mayotte, où le propriétaire du Kwezi - « Bonjour », en shimaore -, un entrepreneur, aussi peu homme de presse qu'il est (très) retors - mais Denis a d'autres adjectifs à son service - en affaires, cherche un « rédac chef ». « J'ai tout essayé, raconte-t-il, mais c'était pourri de chez pourri ! Je perdais tous mes journalistes. En 2004, le propriétaire a décidé de fermer et de virer tout le monde, pendant que j'étais en vacances en Alsace... »

Cette fois, il ne lâche pas le morceau et retourne à Mayotte avec un projet à lui qui, à l'époque, paraît un peu (ou très) fou : « Monter un canard sur internet. Avec les trois clampins qui étaient branchés ! Et encore : ce n'était pas le haut débit, mais internet diesel, à 32 bits ». Mais il est confiant : « Les gens s'étaient habitués à mon écriture. » Et, peut-être surtout, s'appuyant sur un métier d'arpenteur des réalités locales - appris dans cette bonne vieille presse régionale alsacienne ? -, à sa façon toute personnelle de « balancer » tout ce qu'il sait, apprend, découvre, au gré des mille péripéties d'une actualité qui n'a jamais cessé, depuis la scission historique de 1974 - Mayotte reste française, tandis que les trois autres îles des Comores accèdent à l'indépendance - de fourmiller de manœuvres et de luttes d'influence en tous genres avec la vigueur propre à une société jeune.

« Bombarder à tout va »

Pour accéder aux Nouvelles de Mayotte, comme il appelle son « canard » en ligne - « en hommage aux Nouvelles de Tahiti » -, il faut être abonné. Ce que font très vite un millier de souscripteurs. Et ça suffit pour vivre ? Oui parce que Denis fait tout : les articles, les photos, la mise en page, tandis que Martine s'occupe du commercial : « C'est elle, ma patronne ! » Trop peu pour influencer la vie locale ? « Que si ! », se récrie celui qui assure « bombarder à tout va ». Et toucher bien au-delà d'une feuille électronique qui pourrait rester confidentielle : « Je suis piraté » - les abonnés se démultiplient au gré de l'envoi de PDF aux copains - et « je suis copié » par... les concurrents. Et s'il fallait un indicateur de son audience : « Tous les ministères sont abonnés. Jusqu'à l'Élysée ! » D'ailleurs, s'amuse l'homme-orchestre des Nouvelles : « Souvent le préfet se fait carillonner le matin : Monsieur le préfet, je m'étonne... »

Ceci dit, l'homme se défend de n'être qu'un simple trublion. En près de 15 ans de présence - si l'on compte l'aventure du Kwezi -, il fait le tour du (petit) pays dont il connaît la vieille garde qu'il respecte, tout comme les jeunes coqs impatients qui lui ont succédé. Autant qu'il mesure et commente les enjeux d'une collectivité qui découvre, à rythme (trop, selon lui) accéléré les « bienfaits » de la départementalisation. Au point de se faire traiter, à l'occasion, de « journaliste colonialiste » sur les sites des indépendantistes, partisans d'un « retour aux Comores », et menacer des pires avanies par certains de ceux dont il dénonce les turpitudes. Il est vrai, reconnaît-il, qu'il lui est arrivé de déclarer à la télévision locale que «

les Mahorais sont fainéants comme des couleuvres et veulent tous être fonctionnaires », même si, tout de suite après, il leur accorde de nombreuses qualités et atouts, dont celui de posséder « l'un des plus beaux lagons du monde ». Dommage, selon lui, qu'ils n'aient « pas compris que leur seule planche de salut, c'est de développer le tourisme ». On peut compter sur lui, en tout cas, pour ne pas avoir fait le voyage pour en faire. Du tourisme.

Luc Marck